

## **Recomposer la littérature comparée De son archéologie à son actualité**

Jean Bessière

**O**n peut se tenir à une définition simple de la Littérature comparée : l'étude de toute question liée à la littérature, dans un contexte interlinguistique, interculturel ou international. On comprendra à la fin de notre exposé qu'une telle définition est bien pratique, mais aussi bien pertinente.

Je crois donc qu'il est vain de reprendre les vieux débats sur la notion de comparaison, comme il est vain de rappeler la vieille opposition entre histoire littéraire comparée et théorie littéraire dans les études de Littérature comparée, comme il est encore vain de poursuivre de manière nette avec l'opposition entre littérature comparée et études culturelles, ou avec la nécessité de penser la littérature comparée selon les études culturelles.

Je préfère interroger et situer la discipline à partir de son histoire et de son archéologie, à partir de ce que peuvent être les urgences des études littéraires dans le monde contemporain, à partir des reformulations possibles de la discipline selon des constats attachés à la "world literature" — littérature universelle, pour traduire exactement la formule de Goethe, "welt literature". Ces trois types d'interrogation sont liés. Les deux derniers types d'interrogation — selon l'urgence, selon la

“littérature universelle” — ne sont possibles que par un réexamen de la première interrogation.

Reprendre ces interrogations revient à reformuler les équivoques de l’intitulé même de la discipline, Littérature comparée, à recharacteriser ce qui a fait sa logique constitutive pour mieux dire ses devoirs strictement contemporains. Recharacteriser cette logique implique paradoxalement d’abandonner la critique de la notion de comparaison et de s’attarder sur la conception de la littérature qu’a supposée, que suppose encore la Littérature comparée, quelles que soient ses pratiques en Occident.<sup>1</sup>

## **I. Reconsidérer l’archéologie de la discipline pour réformer sa tradition occidentale**

Il est donc vain de s’attarder sur les faiblesses épistémologiques et méthodologiques que porte ou qu’implique le terme de comparaison. De ce point de vue, il est inutile de refaire l’histoire de la discipline en Occident. Il vaut mieux se tenir au constat que la Littérature comparée est, en Occident, encore commandée par sa propre archéologie, entièrement définie par une pensée holiste de la littérature. La Littérature comparée, si elle entend être post-européenne et post-occidentale, doit se comprendre comme une révision de cette archéologie.

La Littérature comparée se constitue au XIX<sup>e</sup> siècle, se développe au XX<sup>e</sup> siècle selon une idéologie, bien nette, de la littérature. Nous formulons cette idéologie en des termes simples : la littérature est un absolu ; elle est capable de saturer symboliquement tout lieu et tout temps. Nous reformulons cette idéologie au regard de la Littérature comparée même : en accord avec cette idéologie, la discipline a une double vision de la littérature — une vision holiste et une vision diversifiée.<sup>2</sup> Lorsqu’on dit que la comparaison en Littérature comparée implique

toujours un *tertium quid*, il convient, de plus, de noter que ce *tertium quid* est la littérature même, considérée selon cette perspective holiste ; c'est parce qu'il y a une telle perspective que la littérature peut être vue comme entièrement diversifiée. Cela n'était pas considéré comme une contradiction. Cela rendait la discipline capable de dire le singulier et l'universel à travers des cas concrets. Cela l'autorisait à relativiser toutes les littératures nationales et à construire les correspondances entre ces littératures selon ce relativisme. Aussi, l'eurocentrisme, souvent reconnu et reproché à la Littérature comparée, n'est-il pas, en lui-même, une pratique d'exclusion de littératures ; il ne peut pas l'être puisque la pensée holiste de la littérature est, par définition, inclusive de toute littérature.

La question que pose cette archéologie de la discipline n'est donc pas celle du refus de l'étranger non européen ou non occidental, mais celui du droit qui autorise une telle perspective holiste, un tel jeu d'inclusion. En quoi cette pensée occidentale de la littérature est-elle généralisable ? En quoi cette pensée permet-elle de rendre compte de toute histoire de la littérature et de l'historicité même ? En quoi cette pensée holiste de la littérature est-elle, de droit, applicable et lisible dans toutes les littératures européennes et dans toutes les littératures hors d'Europe ?

Dans les études littéraires, qu'il s'agisse d'études littéraires nationales ou d'études littéraires comparées, l'enjeu premier est moins dans le choix de donner ou de ne pas donner une priorité à la référence à la littérature (ce qui renvoie au débat sur études littéraires et études culturelles) que dans la décision d'abandonner ou de ne pas abandonner cette perspective holiste. Il ne peut y avoir d'identifications de la littérature en général que si l'on procède au constat de la discontinuité des littératures, même lorsqu'il s'agit de littératures qui se disent explicitement apparentées. Il n'y a pas un seul

processus littéraire, mais des processus littéraires — on revient à la question de la diversité de la littérarité. Dans cet exercice de caractérisation des littératures et d'identification de leurs partages culturels, deviennent utiles, pour s'engager dans les voies que nous suggérons, les littératures, les moments de littératures, qui ont exposé leurs propres limites. Cela ferait la révision de la notion même de littérature, révision utile pour faire de l'intitulé de la discipline un intitulé pertinent. Il convient d'identifier et de construire, dans l'exercice critique, divers types de littératures, les types d'identification de la littérature, qui autorisent ces constructions. Le *focus* littéraire est ici indissociable du *focus* culturel.

La perspective holiste est la condition de l'histoire littéraire, telle que celle-ci s'est constituée à travers la philologie, comme elle est celle de la Littérature comparée, comme elle est celle de la théorie de la littérature, telle que celle-ci s'impose au XX<sup>e</sup> siècle. Si l'on tient ces remarques pour pertinentes, les débats qui eurent lieu à Chapel Hill, au premier congrès de l'Association internationale de Littérature comparée, et qui opposèrent le point de vue historiographique en Littérature comparée, illustré par les Français, et le point de vue théorique, illustré par les Américains et particulièrement par René Wellek, traduisent, au total, moins le constat d'une division de la discipline que celui de deux méthodes de travail : chacune suppose la même pensée holiste de la littérature. Il serait aisé de poursuivre avec ces remarques en notant que les rénovations critiques des années 1960-1980 — du structuralisme au post-structuralisme, du "New Criticism" à la déconstruction — n'altèrent pas essentiellement cette pensée de la littérature, à laquelle il est prêté, avons-nous écrit, un "statut d'exception"<sup>3</sup>, également lisible dans la création littéraire même.

Pour sortir de cette pensée holiste, il conviendrait que la critique littéraire, dans ses diverses expressions — il

n’y a donc pas en jeu ici la Littérature comparée seule — prenne en considération la relativité des mondes de la littérature et des caractérisations des objets littéraires. Cela suppose une certaine part de nominalisme et une pratique de l’histoire des littératures selon ce nominalisme. Il n’y aurait là rien de scandaleux ni de surprenant : c’est, en effet, le paradoxe d’une pensée holiste de la littérature que de venir au constat des mondes littéraires et de leur diversité — face à l’abstraction d’une pensée holiste, il y a inévitablement le concret du divers. S’il y a un tel concret, il y a tout aussi inévitablement les limites symboliques et culturelles que les littératures font entre elles et qui autorisent tout autant le constat de leurs différences que la comparaison des intentions littéraires — s’il y a bien intention littéraire — et des types d’autonomie reconnus à ce qui est tenu pour, à ce qui s’identifie comme littéraire.

Il convient donc de s’attacher à la variabilité des conditions d’identification et de reconnaissance de la littérature — et pas seulement à celle des formes et des genres. Cela suppose de faire l’histoire de l’internationalisation de la pensée européenne de la littérature et de son caractère holiste. Cela fait à soi seul un type d’histoire comparée. De plus, par un paradoxe évident, les dominantes de la critique européenne des années 1960-1980 — une critique qui se veut tantôt objective, tantôt déconstructrice — ont largement contribué à cette internationalisation à travers les réseaux universitaires. Cela suppose encore, dans un jeu de symétrie, de faire l’histoire, au sein des littératures et de la critique européennes, des importations littéraires et critiques qui ont contribué à limiter ou à invalider cette pensée holiste, ainsi que des effets restrictifs sur cette pensée qu’ont aujourd’hui les littératures dites migrantes.

Il conviendrait encore de noter plusieurs paradoxes de cette pensée holiste et d’en tirer les conséquences. *Première notation* : Que la longue tradition

critique, issue du XIX<sup>e</sup> siècle, ait entraîné que l'on prête à la littérature un "statut d'exception" fait apparaître la littérature même comme une manière d'étrangeté sociale et culturelle. A la pensée holiste de la littérature, correspond une institution sociale de la littérature, au sens où comprend cette institution (Searle 1995). Le propre de toute institution sociale — la monnaie, l'Etat, etc. — est d'apparaître, dans une société, comme éloignée des membres de cette société. Cela fait un paradoxe. Le thème de l'aliénation de l'écrivain, constant dans les littératures et la critique occidentales depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et que l'on interprète usuellement en termes de critique sociale et culturelle, peut tout autant s'interpréter comme une conséquence de l'alliance de cette pensée holiste et de l'institution sociale de la littérature qu'elle induit spécifiquement. De minutieuses histoires de la lecture publique seraient ici utiles pour préciser ce jeu d'éloignement de la littérature, attaché son institution sociale. *Deuxième notation* : Il y a enfin un moyen manifeste et aisé de contenir la pensée holiste de la littérature : indiquer que, de cette pensée, est indissociable la notation occidentale contemporaine de la mort de la littérature Il y a un tel indissociable parce que cette pensée, inclusive de toute littérature, ne peut concevoir un "autre" littéraire, son autre ; elle ne peut le concevoir puisqu'elle est, de principe, inclusive de toute littérature faite et à faire. Cela entraîne que l'on considère que la littérature, les littératures ont atteint les limites de leur propre medium et de leurs propres poétiques, à tout le moins, celles qui sont identifiables dans cette tradition de la pensée holiste. Cela fait une difficulté pour poursuivre avec des études littéraires, particulièrement comparées. La manière la plus pratique de rompre avec cette impasse théorique et idéologique consiste dans le rappel et l'usage, étendus à des contextes internationaux, interculturels, de strictes perspectives historicistes, celles du "New Historicism", celles de certains historiens de

l'édition et de la lecture : elles permettraient de marquer que la continuité et la généralité de la littérature, telle que nous les comprenons, sont des constructions, qu'elles supposent la discontinuité des instruments — édition — et des récepteurs — lecture — et des poétiques — littérature. Ces discontinuités appellent leurs propres constructions critiques.

## **II. Urgences et voies de la littérature comparée – une autre manière d'inverser la tradition occidentale de la littérature comparée**

Par un paradoxe remarquable, donner congé à la pensée holiste de la littérature et à ses fantasmes de totalisation, d'unité du singulier et de l'universel — cette dernière dualité est désignée la notion d'écriture de Jacques Derrida — n'est pas dissociable du fait que l'actualité porte ses propres formes de totalisation, en un sens proprement historique. Cette totalisation a touché de vastes domaines des activités humaines — c'est cela qu'il faut comprendre par globalisation. La littérature et la critique littéraire — particulièrement la Littérature comparée — doivent cesser de se penser comme totalisantes, pour choisir de traiter des totalisations contemporaines, économiques, sociales, et de leurs rapports avec les littératures. Celles-ci sont donc des faits, eux-mêmes indissociables de la différence des cultures et de la différence des histoires. Il faut donc dire les contextes littéraires selon la globalisation et l'unipolarité, d'une part, et, d'autre part, selon la circulation diverse de l'information, selon l'inégalité.

A la dualité de l'un et du divers, que la littérature porterait en elle-même selon la tradition, européenne, américaine, de la Littérature comparée — la « world literature », telle qu'elle est comprise aux Etats-Unis, confirme ce point —, il convient d'opposer la dualité de l'un — identifiable à la globalisation — et du multiple —

identifiable à l'hétérogénéité que n'efface pas ou que produit la globalisation. La dualité — l'un qui comprend et désigne tout le multiple —, tenue pour constitutive de la littérature, était un moyen de répondre la disparité du réel et des cultures, particulièrement en Europe, et de préserver, dans cette disparité, l'hypothèse d'un progrès de l'esprit. Aujourd'hui, la situation est inverse. Il convient de dire la littérature dans et face à un monde qui apparaît en lui-même comme une totalité, et qui n'exclut pas cependant l'hétérogénéité.

Que le monde contemporain soit donc globalisé, que cela implique cette totalité et cette hétérogénéité, exclut d'opposer au monde contemporain un monde seulement planétaire, pour reprendre un mot de Gayatri Chakravorty Spivak (2003), car ce monde seulement planétaire est encore une désignation, certes inversée, de l'Occident universel<sup>4</sup>. Si l'on souhaite jouer avec la philosophie, nous croyons qu'il vaut mieux éviter de jouer, en Littérature comparée, avec un post-heideggerianisme. Il vaut, à l'inverse, la peine de noter deux choses, à la manière de Peter Sloterdijk (1999). D'une part, le monde s'est accompli comme une sphère ; paradoxalement, dans cette généralisation de la domesticité, l'autre est, selon toute apparence, devenu impossible à localiser ; ce que l'on appelle le multiculturalisme n'est que le retour des Occidentaux sur eux-mêmes une fois qu'ils savent l'état de sphère acquis et qu'ils se souviennent alors seulement de la différence. D'autre part, seule est pertinente une définition de l'universalité d'un point de vue écologique spécifique — le seul point de vue universel dont on puisse disposer dans l'état de la sphère. Il n'est de cultures et de sujets conscients que selon des sites, des environnements — tout autre est selon un site, alors même que tout le monde est conscient de la sphère de la terre. La totalité est donnée ; elle est cependant une manière de multiplicité, pas nécessairement d'abord suivant une obligation d'aveu du multiculturalisme, mais suivant une

poétique politique de l'espace — totalité et totalisation contemporaines supposent des transactions entre acteurs antagoniques, entre leurs sites mêmes.<sup>5</sup> C'est ce jeu auquel nous allons faire référence par les constats de l'unipolarité, de l'inégalité, de la multiplicité des histoires émergentes.

La notation de l'unipolarité relève à la fois du constat — à ce titre, elle est synonyme de la notation de la globalisation — et de l'indication politique — il conviendrait de dire un pouvoir global, on le dit aujourd'hui américain.<sup>6</sup> Acceptons cette notation et cette indication. Acceptons le devoir politique et éthique qu'elles impliquent : résister à une telle unipolarité. Reste à se demander comment cela peut se formuler en termes de critique littéraire et de Littérature comparée. Outre que le constat de l'unipolarité dans sa radicalité reste, en grande partie, hypothétique — nul ne connaît le détail de l'histoire à venir —, il convient de marquer : quelle que soit la forme que prenne l'unipolarité, celle-ci ne peut interdire la pluralité des histoires.

Ainsi, lorsque l'on parle aujourd'hui du groupe des BRIC (Brésil, Inde, Chine), on parle tout autant de pays qui s'imposent, en termes d'économie, au plan mondial que de pays qui font de leur histoire une part entière de l'histoire mondiale — il ne s'agit plus seulement de décolonisation ou d'émergence ; il s'agit bien d'une autre histoire, d'autres histoires que l'histoire euro- puis américano-centrée. Cela constitue la plus nette limite mise, dans des perspectives politiques, idéologiques et culturels, à la globalisation — vue de l'Occident ou interprétée en termes occidentaux. Cela traduit les transactions entre acteurs antagoniques. Il est une conséquence pour les études littéraires : il convient de traiter les littératures de ces acteurs antagoniques non seulement selon leur importance propre, mais aussi selon le souci de s'interroger sur les manières dont elles limitent et interrogent les littératures occidentales. Cela se formule

en d'autres termes : il convient de traiter ces littératures et les littératures occidentales comme interdépendantes par le fait même de la globalisation, de la pluralité des histoires. Interdépendance veut dire qu'au-delà même du détail des échanges asymétriques entre ces littératures et les littératures occidentales, ces dernières ne peuvent être pensées comme indépendantes de ces littératures, dans la perspective d'études systémiques — les seules études qui puissent reconfigurer la pluralité des littératures suivant la pluralité et la concurrence des histoires, au sein même de la globalisation.

Le même type de remarques vaut, de fait, aussi pour les littératures écrites dans les langues des anciennes puissances coloniales. Ces littératures sont aujourd'hui les littératures de pays indépendants. On peut certes continuer de considérer ces littératures dans un rapport de dépendance aux anciennes puissances coloniales — bien que ce type d'étude n'ait pas nécessairement aujourd'hui, pour les situations contemporaines de ces pays, une pleine pertinence. On peut aussi, dans un mouvement inverse — qu'il faut cependant lire comme parent de celui qui vient d'être cité — identifier ces littératures à un vaste jeu de contre-pouvoir — on sait que c'est la démarche de *The Empire writes back* (Ashcroft 1989). On doit aussi faire un constat simple : se tenir aux thèmes de la domination, du pouvoir, du contre-pouvoir, du néo-colonialisme, revient, sans que ces réalités soient contestées, à essentiellement placer ces littératures au sein du paradigme culturel qui a été dominant et déterminant dans les littératures européennes — conflits, guerres, religions. Il convient donc de souligner : les littératures contemporaines du tiers monde ne peuvent être tenues, suivant leurs propres conditions et leurs propres termes, pour les seules reprise et continuation de ce paradigme culturel européen, dominant en Europe même — quel que soit l'incontestable du pouvoir, du néocolonialisme. Hors de cet enfermement dans une

manière de répétition et dans l'inévitable constat de la résistance, ces littératures sont les littératures d'une autre histoire. Cette dualité — répétition du paradigme culturel européen dans le thème même de la résistance, histoire — rend ces littératures particulièrement aptes, si on les considère à la fois dans leurs expressions locales et dans leurs extensions internationales, à être des littératures de l'échange, de l'homogénéisation culturels et de l'hétérogénéisation culturelle.

Quelle que soit la situation que l'on reconnaisse à ces littératures des pays anciennement colonisés, cette situation permet de préciser le rapport des littératures à la globalisation. La globalisation peut se lire à coup sûr comme un accroissement de l'interpénétration des cultures et des expressions littéraires qui leur sont attachées, quelles que soient les inégalités que porte la globalisation. Cette dualité peut se formuler d'une autre manière : le jeu de limitation des littératures occidentales, que nous venons de noter à partir de la pluralité des histoires, peut être lu aussi dans cette dualité. De plus, ces échanges culturels ne défont pas la spécificité des écrivains et des œuvres de ces littératures. Salman Rushdie reste un écrivain indien à Londres, comme Edouard Glissant reste un écrivain antillais à Paris. Il n'y a pas là seulement la seule évidence d'une identité ineffaçable, mais cette autre évidence : l'échange culturel, indissociable de la globalisation, n'est que l'exposition de l'hétérogénéité culturelle, toujours localisée — selon tel écrivain, selon telle œuvre, selon le lieu de cet écrivain et de cette œuvre, selon le site qu'ils forment. Il y a donc moins à dire un jeu de multiculturalisme — le terme devrait faire entendre une composition exacte des cultures — qu'une indigénisation selon des groupes, des sites, des individus. C'est parce qu'il y a cette indigénisation que l'on continue d'identifier exactement ces écrivains et ces œuvres migrants suivant une identité originaire. Cela peut se formuler autrement : l'œuvre qui

circule le mieux ou qui figure le mieux la circulation est celle qui expose explicitement ce paradoxe et cette dualité de l'homogénéisation et de l'hétérogénéisation. Il peut être dit, au sein de l'unipolarité, son contraire. Cela fait une autre histoire littéraire pour la Littérature comparée, et la contrainte d'entreprendre, à nouveaux frais, des histoires comparées des littératures européennes.

### III. Conclusion

Un tel accomplissement de la Littérature comparée a une double condition : être une stricte entreprise de réflexivité critique. D'abord, elle doit donc dégager les données littéraires, les questions, qui sont attachées aux urgences, et ne pas reconnaître partout une sorte de pouvoir unificateur de la littérature. Ensuite, la Littérature comparée peut être l'analyseur des diverses interrogations que portent les études littéraires, comprises largement : elle peut réduire ces interrogations à leurs implications ultimes, inévitablement communes et diversifiées, suivant les dualités et les paradoxes qui viennent d'être dits. Cette réduction, qu'il faut donc comprendre comme ce qui récuse tout jeu de totalisation, n'exclut ni l'histoire littéraire ou culturelle, ni une nouvelle approche des formalismes et des poétiques littéraires. En termes d'histoires littéraires, indissociables d'histoires culturelles, il faudrait concevoir les séries littéraires, les unités qu'elles font, comme ce qui répond dans leur succession à des suites de problèmes — ces suites de problèmes sont elles-mêmes corrélées suivant un jeu de question-réponse : la réponse désigne plus la question qu'elle n'y répond — cette question recontextualisable et apte à désigner une nouvelle actualité. Hans Blumenberg offre avec sa *Die Legitimität der Neuzeit* (1966) un exemple de cette démarche, appliquée à l'histoire des idées. S'agissant des formes, des genres et des poétiques, les approches systémiques, doublées de la même attention

au jeu question-réponse, peuvent allier souci formel, souci historique, souci de la diversité, tant il est vrai qu'il y a des formes littéraires mortes, des formes littéraires culturellement et géographiquement limitées, des formes et des genres qui présentent une grande généralité — cette généralité ne doit pas cependant être le moyen ou la justification essentielle de la définition et de la caractérisation du genre, mais inviter à reconnaître son historicité, lisible certainement par le jeu question-réponse. Bien évidemment, les lignes du jeu question-réponse peuvent être extrêmement diversifiées : elles permettent de considérer les limites des littératures ; elles n'identifient pas les transferts de littérature à littérature à des jeux de "colonisation" ou d'appropriation. Est ainsi exclu que les littératures soient lues selon une unité illusoire qui serait le recueil de l'historicité. Lorsque Zhang Longxi (2006) milite, à partir des exemples littéraires asiatiques, pour une Littérature comparée du dehors, il dit encore cela même puisqu'il n'exclut pas cependant que cette Littérature comparée du dehors soit encore une corrélation des littératures. On aura, de plus, compris que nous décrivons là de nouveaux champs d'études de la théorie littéraire, qui doit être plus nettement un exercice de définition des méthodes qui permettent de situer exactement les littératures.

---

<sup>1</sup> C'est pourquoi les dénonciations, dans leur forme usuelle, inévitables de l'eurocentrisme, les légers coups de griffe, également inévitables, à la tradition française de la discipline — il faudrait arriver à dire que ce n'est plus une tradition, mais un état ancien, historique, de la discipline, en France même —, paraissent presque d'un autre âge. On reprend ici avec des modifications notre article "Actualité de la littérature comparée", *Canadian Review of Comparative Literature*, Dec. 2008, 35.4, pp. 332-347.

---

<sup>2</sup> Cela se traduit particulièrement dans le titre de l'ouvrage, relatif à la Littérature comparée, de Claudio Guillén, *Entre lo uno y la diverso* (1985).

<sup>3</sup> Dans notre ouvrage, *Quel statut pour la littérature ?* (Bessière 2001), nous avons défini le statut d'exception de la littérature — la notion nous semble valoir à partir du romantisme — comme cet état où la littérature, à travers les œuvres, les figures des écrivains, les justifications de la mimesis, etc., est présentée comme, ce qui de droit, assigne le droit d'être nommé, identifié, reconnu — à propos de n'importe quel objet, de n'importe quelle personne, etc., et cela au sein même de la fiction et quel que soit le type d'esthétique impliquée.

<sup>4</sup> Notons que cette notion de planétaire est empruntée à Jacques Derrida et à Jean-Luc Nancy, chez lesquels elle a une signification heideggerienne — elle est une manière de dire que l'Être perd sa propre possibilité d'apparence dans nos cultures. Cela se comprend selon le contraste que feraient l'Occident et les autres cultures du monde, vues comme des cultures de l'Être — au sens occidental — parce qu'elles auraient conservé le sentiment du sidéral, du sens manifeste. Nous lisons là l'aveu d'un désespoir de l'Occident, une idéalisation de l'Autre et une continuation de la manière dont l'Occident se pense.

<sup>5</sup> Pour poursuivre avec la note antécédente sur l'espace de la globalisation et avec l'indication de la sphère, ajoutons le rhizome — référence également prévalente dans certains travaux comparatistes — pour dire qu'assez paradoxalement, il nous semble devoir être assimilé à la figuration d'un jeu de totalisation. Il faudrait proposer une typologie de ces usages critiques.

<sup>6</sup> Indiquons que nous revenons encore à l'espace et à la globalisation — nous citons de mémoire une réflexion du Président Clinton : la politique étrangère doit être traitée comme une affaire intérieure. Où il y a la certitude de la perte du sens du dedans et du sens du dehors, de la domesticité, et l'assimilation du monde à une vaste domesticité et l'assimilation de la domesticité au vaste dehors. On ne saurait avoir un plus exact parallèle avec la littérature de statut d'exception et avec les difficultés de la Littérature comparée qui, par ses traditions, relève de l'unipolarité littéraire, idéologique et éventuellement nationale, comme nous l'avons déjà indiqué.

## Bibliographie

Ashcroft, Bill, Griffiths, Gareth, Tiffin, Helen. *The Empire writes back : Theory and Practice in Post-colonial Literatures*. London, New York : Routledge, 1989.

Bessière, Jean. *Quel statut pour la littérature ?* Paris : PUF, 2001.

\_\_\_\_\_. Retiring President's Address, *ICLA Bulletin*, XXI, 1, 2002. 4-17.

\_\_\_\_\_. "Comparative Literature and Common Knowledge : Against the Absolute Power of Literature", *Special Issue : "Jean Bessière : Literature and Comparative Literature revisited"*, *Canadian Review of Comparative Literature*, XXXII.1, March 2005. 37-64.

Blumenberg, Hans. *Die Legitimität der Neuzeit*. Frankfurt am Main : Suhrkamp Verlag, 1966.

Chakravorty Spivak, Gayatri. *Death of a Discipline*. New York : Columbia University Press, 2003.

Guillén, Claudio. *Entre lo uno y lo diverso : introducción a la literatura comparada*. Barcelona : Crítica, 1985.

Searle, John R. *The Construction of Social Reality*. New York : The Free Press, 1995.

Sloterdijk, Peter. *Globen : Sphären 2*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1999.

Zhang Lonxi. "Penser d'un dehors : Notes on the 2004 ACLA Report", *Comparative Literature in an Age of Globalization*. Haun Saussy, ed. Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 2006. 230-236.